

Nathalie Clayer

**Aux origines
du nationalisme albanais**

**La naissance d'une nation
majoritairement musulmane en Europe**

Deuxième édition

**Éditions KARTHALA
22-24, boulevard Arago
75013 PARIS**

À la mémoire de Pierre, n.p.f.

Cet ouvrage est également publié avec le concours
du Collège de France

Préface à la deuxième édition

Publié il y a un peu plus de dix ans grâce à la confiance des éditions Karthala et de Jean-François Bayart qui l'avait accepté dans la collection « Recherches internationales », ce livre, dont le texte est ici inchangé, a connu une riche vie depuis sa parution. Grâce au travail acharné de collègues et amis et à l'intérêt de maisons d'édition, il a été traduit dans quatre langues et a pu ainsi être plus largement diffusé dans le Sud-Est européen et en Turquie. En albanais, la version traduite par Artan Puto et éditée par Fatos Lubonja aux éditions Përpjekja dès 2009 (*Në fillimet e nacionalizmit shqiptar*) a été rééditée une seconde fois en 2012. En grec, le livre traduit par Andreas Sideris et revu par Leonidas Embiricos a été publié en 2009 aux éditions Isnafi de Ioannina, dirigées par Panos Vadaloukas. En turc, grâce à l'intérêt de Bülent Bilmez et au travail de traduction d'Ali Berktaş, Fahri Aral a dirigé la publication en 2013 aux éditions de l'université de Bilgi sous le titre *Arnavut Milliyetçiliğinin Kökenleri*. Plus récemment, la fondation Open Society Macedonia a permis la publication en 2015 d'une traduction en macédonien (*Kon potekloto na albanskiot nacionalizam*) effectuée par Darko Stojanov et Petar Todorov.

Cette diffusion en français et en d'autres langues n'a pas manqué de susciter des réactions. Plusieurs comptes rendus critiques ont paru dans des revues scientifiques. Je citerai parmi eux ceux d'Isa Blumi dans *American Historical Review* (April 2008, pp. 610-612), de Sia Anagnostopoulou dans *Critiques internationales* (4/41, 2008, pp. 171-175), d'Eva Frantz dans

Südost Forschungen (67, 2008, pp. 485-487), de Memli Krasniqi dans *Studime Historike* (3-4, 2011, pp. 249-256), de Stoica Lascu, dans *Analele Universității Ovidius din Constanța - Seria Istorie* (9, 2012, pp. 271-273), ou encore ceux de Maurus Reinkowski dans *Turcica* (45, 2014, pp. 416-419), de Falma Fshazi et Tanıl Bora dans *Toplumsal Tarih Dergisi* (décembre 2013, 240) et de Bülent Akyay, dans *Balkan Araştırma Enstitüsü Dergisi* (3/1, 2014, pp. 169-172).

Au-delà, sa diffusion a aussi contribué à des débats, en particulier dans l'espace public albanophone où l'approche proposée se distingue sur nombre de points du récit national dominant : en replaçant le développement du nationalisme albanais dans le contexte ottoman, en reconsidérant sa périodisation et l'articulation entre l'identité nationale en formation et les identités religieuses et régionales, ou encore en croisant des analyses aux échelles nationale, impériale, internationale, mais aussi locale, ou du moins régionale. Les réactions qu'il a suscitées se sont apparentées parfois à des appropriations qui se sont éloignées de mes propres interprétations. Mais c'est la vie d'un texte... Je soulignerai ici toutefois qu'elles n'ont parfois pas été plus loin que le sous-titre « La naissance d'une nation majoritairement musulmane en Europe », compris comme une étiquette musulmane collée à la nation albanaise. Il s'agissait en réalité d'indiquer que l'une des questions centrales (ce n'est pas la seule) qui a fini par marquer la construction de l'identité nationale albanaise au cours de la période étudiée, c'est-à-dire la fin de l'époque ottomane, était la légitimation aux yeux des Grandes Puissances de l'existence d'une nation albanaise, malgré l'appartenance majoritaire de ses membres à la confession musulmane (qui, au reste, modelait aussi le développement de l'albanisme dans ses dynamiques purement ottomanes et balkaniques). Ceci ne signifie pas, évidemment, que, dans des périodes ultérieures, et notamment depuis la fin du régime communiste en 1991-1992, l'articulation entre identité nationale albanaise et identités religieuses soit à considérer sous le même angle. Cette réaction montre néanmoins que l'étiquette « musulmane » est toujours considérée comme posant problème par certains acteurs. Si la chose était à refaire, peut-être éliminerais-je tout de même aujourd'hui ce sous-titre, afin d'éviter cette

confusion entre « musulmane » et « majoritairement musulmane », c'est-à-dire ayant une majorité musulmane.

Si la chose était à refaire, peut-être introduirais-je également dans le titre ou le sous-titre le terme « ottoman » ou « Empire ottoman » afin de faire apparaître plus clairement que l'étude n'est pas une étude sur l'Albanie, mais une étude sur la société impériale ottomane, sur le développement (ou le non-développement) d'une identité collective liée à l'idée de l'existence d'une nation albanaise. Idée qui se développe certes surtout dans des territoires ottomans où se joue la question de l'établissement d'une souveraineté albanaise, mais aussi dans le reste de l'empire, singulièrement à Istanbul et à Salonique, ou au sein de diasporas formées par des migrants ottomans, de plus ou moins longue date, en Italie du Sud, en Grèce, en Roumanie, en Bulgarie, en Égypte ou aux États-Unis.

Dans ce sens, il convient ici d'indiquer que, depuis la fin de la rédaction de ce livre en 2005, certains thèmes centraux dans mes analyses – en particulier le nationalisme (albanais ou autre), les dimensions provinciales et locales, et la violence et les mobilisations politiques – ont fait l'objet d'études nouvelles de la part de différents spécialistes (y compris moi-même), qui peuvent venir enrichir, nuancer, confirmer, infirmer ou contester mes interprétations.

Sans vouloir être exhaustive, je signalerai ici que, sur le nationalisme albanais, George Gawrych a publié son travail que je mentionnais sous forme de thèse, en l'albanisant quelque peu et en lui faisant perdre une partie de son fort accent ottoman¹. Artan Puto est revenu dans sa thèse soutenue à l'Institut universitaire européen de Florence sur l'idée de nation telle qu'elle est développée par certaines des principales figures de l'albanisme ottoman². L'étude d'Isa Blumi est intéressante dans la mesure où cet auteur, qui a travaillé parallèlement sur le Yémen, adopte une approche insistant fortement non seulement sur les dimensions ottomanes, comme l'indique son titre, mais aussi sur les

1. *The Crescent and the Eagle. Ottoman Rule, Islam and the Albanians, 1874-1913*, Londres, Tauris, 2006.

2. *The Idea of Nation During the Albanian National Movement (1878-1912)*, Florence, European University Institute, 2010.

dimensions locales des stratégies des populations provinciales³. C'est aussi ce que j'ai essayé d'approfondir dans mon étude sur le factionnalisme⁴.

Par ailleurs, s'agissant plus largement de la mobilisation politique, je suis revenue avec Bülent Bilmez sur le profil des députés « albanais » siégeant au premier parlement ottoman⁵, quand plusieurs études se sont penchées en détail sur la période du second régime constitutionnel (1908-1912)⁶. Mais, pour aller plus loin, il faudrait également tenir compte des nombreuses recherches récentes sur la violence dans l'espace ottoman et post-ottoman. Je signalerai, à titre d'exemple, l'étude d'Ipek Yosmaoğlu sur la Macédoine⁷, ainsi que mon étude du phénomène de confessionnalisation⁸, mais surtout le triple

3. *Reinstating the Ottomans: Alternative Balkan Modernities, 1800-1912*, New York, Palgrave, 2011.

4. « Local Factionalism and Political Mobilization in the Albanian Province in the Late Ottoman Empire », dans Eleni Gara, M. Erdem Kabadayı et Christoph K. Neumann (eds), *Popular Protest and Political Participation in the Ottoman Empire: Studies in Honor of Suraiya Faroqhi*, Istanbul, Bilgi University Press, 2011, pp. 197-208.

5. Nathalie Clayer et Bülent Bilmez, « A Prosopographic Study on some "Albanian" Deputies to the First Ottoman Parliament », dans Christoph Herzog et Malek Sharif (eds), *The First Ottoman Experiment in Democracy*, Würzburg, Ergon Verlag (Istanbul Texte und Studien, Band 18), 2010, pp. 151-185.

6. Belgin Çelik, *İttihatçılar ve Arnavutlar. II. Meşrutiyet Döneminde Arnavut Ulusçuluk ve Arnavutluk sorunu* [Unionistes et Albanais. Le nationalisme albanais et la question albanaise à l'époque du second régime constitutionnel], Istanbul, Bûke Kitapları, 2004 ; Banu İşlet Sönmez, *II. Meşrutiyette Arnavut Muhalefeti* [L'opposition albanaise sous le second régime constitutionnel], Istanbul, YKY, 2007 ; Nathalie Clayer, « The Young Turks and the Albanians or Young Turkism and Albanianism? », dans Nathalie Clayer et Erdal Kaynar (éd.), *Penser, agir et vivre dans l'Empire ottoman et en Turquie*, Louvain, Peeters, 2013, pp. 67-82 ; Nathalie Clayer, « Le temps de la liberté, le temps de la lutte pour le pouvoir : la révolution jeune turque dans les provinces albanaises », dans François Georgeon (éd.), « *L'ivresse de la liberté* ». *La révolution de 1908 dans l'Empire ottoman*, Louvain, Peeters, 2012, pp. 257-295.

7. Ipek Yosmaoğlu, *Blood Ties. Religion, Violence, and the Politics of Nationhood in Ottoman Macedonia, 1878-1908*, Ithaca-Londres, Cornell University Press, 2014.

8. Nathalie Clayer, « The Dimension of Confessionalisation in the Ottoman Balkans at the Time of Nationalisms », dans Hannes Grandits, Nathalie Clayer et Robert Pichler (eds), *Conflicting loyalties. The Great Powers, the Ottoman Empire, and Nation-Building*, Londres, Tauris, 2011, pp. 89-109.

dossier intitulé *Demographic engineering* publié par Nikos Sigalas et Alexandre Toumarkine dans *European Journal of Turkish Studies*⁹. Enfin, les réflexions sur l'empire, l'émergence de l'État-nation comme celle de Karen Barkey¹⁰, ou encore sur l'empire et ses provinces, comme celle de Marc Aymes¹¹, doivent faire émerger de nouvelles approches.

Nathalie Clayer
Paris, juin 2018

9. URL: ejts.revues.org. Part I, 7/2008; part II, 12/2011; part III, 16/2013.

10. Karen Barkey, *Empire of Difference. The Ottomans in Comparative Perspective*, Cambridge, Cambridge University Press, 2008. Voir aussi Tassos Anastassiadis et Nathalie Clayer (eds), *Society, Politics and State Formation in Southeastern Europe during the 19th Century*, Athens, Alpha Bank-Historical Archives, 2011 ; H. Grandits, N. Clayer et R. Pichler (eds), *Conflicting Loyalties in the Balkans. The Great Powers, the Ottoman Empire, and Nation-Building*, Londres, Tauris, 2011.

11. Marc Aymes, *A Provincial History of the Ottoman Empire: Cyprus and the Eastern Mediterranean in the Nineteenth Century*, Oxon, Routledge, 2013.

Introduction

Depuis la fin des années 1980, le nationalisme est un facteur central des transformations politiques intervenues dans les Balkans et, plus généralement, dans l'Europe du Sud-Est. Il est surtout un élément incontournable des analyses faites à ce sujet, occultant bien d'autres aspects des évolutions et des conflits qui ont vu le jour avec la chute des régimes communistes.

Certains analystes voient dans ces bouleversements un « retour » des nationalismes balkaniques qui, au XIX^e et au début du XX^e siècle, avaient secoué la région et même l'Europe entière. Il est vrai que les transformations actuelles peuvent être rattachées à un même processus de formation des États-nations, encore inachevé dans cette partie de l'Europe en ce début de XXI^e siècle. Cependant, l'analyse en terme de « retour » est trop étroitement associée à l'idée d'une parenthèse durant laquelle il ne se serait rien passé ou presque – une période de « glaciation » qui aurait figé les relations inter-ethniques dans la région. Or les sociétés balkaniques ont considérablement évolué au cours du XX^e siècle, pendant l'entre-deux-guerres, durant la Seconde Guerre mondiale et surtout sous les régimes communistes. Au reste, si l'on se penche sur la question, il est aisé de constater que la manifestation et l'expression de ces nationalismes ne sont pas, aujourd'hui, ce qu'elles furent au XIX^e siècle. Prenons l'exemple du nationalisme albanais qui a touché l'Albanie, et particulièrement l'ex-Yougoslavie (Kosovo et Macédoine), et derrière lequel certains voient poindre le

spectre d'une nouvelle « question albanaise ». Le Kosovo s'est révélé l'un des plus importants foyers de ce nationalisme dans les années 1990. Or au XIX^e siècle, comme nous le verrons, ce n'était pas le cas : le nationalisme albanaise s'est développé en premier lieu dans les diasporas d'Italie, de Grèce, de Roumanie, de l'Empire ottoman, ainsi que dans les régions du Sud albanaise. La construction d'une identité nationale albanaise au Kosovo est un phénomène beaucoup plus récent, qui a pris de l'ampleur dans le cadre de la Yougoslavie titiste.

Les nationalismes balkaniques du XIX^e siècle s'inscrivaient dans un contexte fort différent de celui de l'après-guerre froide. S'agissant de la partie méridionale de la Péninsule, ils étaient principalement liés au sort des chrétiens sous domination ottomane, à la création d'États-nations par ces populations chrétiennes sous l'égide des grandes puissances, à la légitimation de la souveraineté des nouveaux États et des nouveaux pouvoirs, aux processus de construction étatique et de « modernisation » qui y étaient menés, mais aussi aux politiques irrédentistes qui visaient à « libérer » les frères encore réduits à l'état de « servitude ».

Qu'en était-il du nationalisme albanaise du XIX^e siècle ? La multiconfessionnalité des Albanais, la forte proportion de musulmans parmi eux et l'absence d'État pouvaient *a priori* difficilement faire entrer ce nationalisme dans le même cadre. Il est d'ailleurs généralement considéré comme ayant eu une spécificité évidente au regard des autres nationalismes balkaniques.

Il aurait été plus tardif, parce que la loyauté des musulmans envers l'Empire était plus forte. Si l'époque de son apparition reste l'objet de débats et d'interprétations diverses¹, les historiens s'accordent sur deux ou trois dates charnières dans son développement : 1878, 1905 et 1912-1913.

1878 correspond à la formation de la fameuse « Ligue de Prizren », événement considéré à juste titre comme la première manifestation publique du nationalisme albanaise. Mais la Ligue, qui dura jusqu'en 1881, est aussi parfois présentée de façon très mythifiée comme la première réunion d'Albanais de différentes régions, voire de délégués représentant l'ensemble des Albanais,

1. A ce sujet, voir Faensen 1980 : 1-5.

de toutes régions et de toutes confessions, et également comme le premier gouvernement albanais de l'ère moderne.

L'historiographie communiste a donné un poids important également à la date de 1905, année de la révolution russe et de la formation de la première *çeta* (bande, groupe de guérilla) nationaliste albanaise².

Mais dans la plupart des analyses, la seconde période-clé est celle de 1912-1913. Elle correspond à la déclaration de l'indépendance de l'Albanie par Ismail Qemal bey Vlora (28 novembre 1912) et à la reconnaissance d'une principauté albanaise par les grandes puissances en 1913, « année noire » pour certains, puisqu'une partie importante des territoires peuplés en tout ou en partie par des Albanais devait demeurer en dehors du territoire du nouvel État³.

Autre spécificité du nationalisme albanais : il aurait été élaboré principalement autour de la langue et non autour de la religion comme les autres nationalismes de la région, du fait de la multi-confessionnalité des Albanais – musulmans, orthodoxes et catholiques. Il aurait eu d'ailleurs plus d'obstacles à franchir que les autres nationalismes balkaniques : ces divisions religieuses, d'une part, mais aussi l'opposition des autorités ottomanes et des pays voisins, ainsi que l'absence d'un État déjà constitué, contrairement à la Serbie et la Grèce à partir des années 1830, la Roumanie à partir des années 1860 et la Bulgarie en 1878. Bref, il s'agirait d'un nationalisme au caractère réactif, qui dut se développer sans appuis extérieurs, envers et contre tout.

Certaines des caractéristiques précédemment évoquées ne sont pas entièrement fausses. Néanmoins, elles procèdent d'une lecture souvent trop littérale et trop directe du discours nationaliste. En ne considérant que les titres des ouvrages consacrés au sujet, il est aisé de constater que cette littérature se démarque peu des thèmes de « renaissance » (*rilindja* en albanais), d'« éveil » ou de « réveil national », chers aux nationalistes. Elle n'est pas non plus détachée d'un certain finalisme et d'une

2. Cette date est cruciale dans l'analyse de l'historienne russe Irina Senkevitch (Senkevitch 1959).

3. L'expression a été utilisée par l'écrivain albanais Ismail Kadare pour le titre de l'un de ces romans : *L'année noire* (Kadare 1987).

idée de linéarité, lorsqu'il est question de « mouvement national » ou de « mouvement de libération nationale ».

Comme beaucoup de pans de l'histoire albanaise, l'étude du nationalisme albanaise souffre d'un manque de travaux de première main ou d'analyses exemptes de biais idéologique. De façon générale, notre connaissance de l'histoire albanaise semble très en retard par rapport à celle que nous pouvons avoir de l'histoire des autres populations balkaniques. Les raisons en sont multiples. L'historiographie albanaise est très tardive. Elle ne remonte pratiquement qu'aux lendemains de la Seconde Guerre mondiale, alors que le pays se fermait peu à peu aux étrangers et que la dialectique nationale-communiste devenait incontournable. La production locale et, quoique dans une moindre mesure, la production étrangère s'en sont retrouvées imprégnées d'éléments liés à ces constructions nationales et idéologiques. Tous ceux qui ont à écrire sur les Albanais sont, aujourd'hui encore, inévitablement tributaires de ces retards et de ces distorsions. Si leurs études ne reposent pas directement sur des sources et ne cherchent pas à comprendre le fonctionnement complexe de la société, elles ne peuvent que reproduire les clichés véhiculés par l'historiographie, souvent très proches du discours nationaliste.

Il n'y a jamais eu cependant de discours unique sur le nationalisme albanaise. Sans faire un véritable état de la recherche dans ce domaine, on peut en effet noter ici l'existence de grandes catégories interprétatives. Dans l'Albanie d'Enver Hoxha, où l'historiographie était imprégnée par le « mouvement national albanaise » et la « conscience nationale », le ton a été donné par les deux premiers volumes de l'« Histoire de l'Albanie » (*Historia e Shqipërisë*), parus à Tirana en 1959 et 1964⁴. Le discours nationaliste de la fin du XIX^e et du début du XX^e siècle, repris sans grande nuance, y était teinté de lutte des classes. Les beys, les pachas et les membres du clergé étaient dépeints comme des obstacles à la « renaissance albanaise ». On pouvait aussi déceler ici et là une tendance à la « territorialisa-

4. Islami, Frashëri (eds.) 1959 et 1964. Des versions abrégées de cet ouvrage ont été également publiées en langues occidentales. Voir par exemple Pollo, Puto (eds.) 1974.

tion ». Par exemple, un historien précisait que les racines du nationalisme se trouvaient en Albanie et non en Italie, parmi les Italo-Albanais⁵. Dans un sens comparable, l'historiographie albanaise qui s'est parallèlement développée en Yougoslavie a parfois davantage insisté sur le rôle des Albanais de Kosovo et de Macédoine⁶. Quant au biais idéologique de type marxiste, on le retrouve également dans les analyses d'historiens de l'ancien bloc de l'Est, comme Irina Senkevitch et Bojka Sokolova⁷.

Chez les exilés albanais ayant fui les régimes communistes, et qui ont écrit à la même époque, l'interprétation en terme de lutte des classes est bien entendu absente. Sur le reste, leur interprétation est néanmoins très proche de celle de leurs collègues d'Albanie et de Yougoslavie⁸. L'ouvrage de Stavro Skendi paru en 1967, bien qu'empreint de l'idée d'« éveil national », peut cependant être considéré comme la première étude approfondie sur le sujet, effectuée à partir de sources occidentales et albanaises. Outre l'absence de biais communiste, ce qui le distingue le plus de l'historiographie qui s'est développée en Albanie est la mise en évidence, d'un côté, du soutien apporté par l'Autriche-Hongrie et l'Italie et, de l'autre, des disparités régionales et confessionnelles dans le développement du nationalisme albanais⁹. Dans l'Albanie communiste, la nation était une et homogène. Les disparités étaient donc à gommer.

En Occident, d'autres historiens ont réalisé des monographies sur le nationalisme albanais, apportant toutes au public occidental une connaissance factuelle plus précise de ces développements, mais sans tenir compte ni du fonctionnement de la société albanaise ni des nouvelles approches théoriques concernant l'étude du nationalisme. Une année après l'ouvrage de Stavro Skendi paraissait ainsi le livre de Peter Bartl qui s'intéressait au rôle des musulmans albanais dans le « mouvement

5. Kondo 1977, lettre du 15/10/1866.

6. Voir, par exemple, Rahimi 1969 et Cana 1982. Un historien albanais de Macédoine, Hasan Kaleshi, prétendait que l'historiographie albanaise d'Albanie avait, de son côté, minimisé le rôle des Albanais de Macédoine et du Kosovo dans le mouvement national albanais (Kaleši 1976 : 215).

7. Senkevitch 1959 ; Sokolova 1979.

8. Voir Zavalani 1966 et 1971 ; Ermenji, 1968.

9. Skendi 1967.

national pour l'indépendance »¹⁰. En 1980, deux nouvelles monographies voyaient le jour en Allemagne : celle de Johannes Faensen, très détaillée sur le plan prosopographique, et celle de Bernard Tönnies qui recherchait les racines de la politique d'Enver Hoxha¹¹. C'est exactement à la même époque qu'était effectuée par George W. Gawrych l'une des premières études sur les Albanais dans l'Empire ottoman, à partir de sources ottomanes¹², suivant l'exemple d'un précurseur en la matière : Hasan Kaleshi, un historien albanais de Macédoine, pas tout à fait dans la ligne de l'historiographie officielle yougoslave¹³.

Les bouleversements politiques des années 1980-1990 ont poussé de nombreux auteurs, qu'ils soient ou non Albanais, à revenir sur l'histoire et la question nationale albanaises. Alors que les théories sur le nationalisme avaient encore pris de l'ampleur et qu'une jeune génération d'anthropologues commençait à investir le champ albanais, ces études, souvent réalisées dans l'urgence de l'actualité, se sont plutôt apparentées, du côté non albanais, à de la compilation¹⁴. Du côté albanais, le discours plus ou moins « monolithique » de la période communiste a fait place aujourd'hui à une multiplicité d'interprétations qui traduisent des prises de position politiques et/ou identitaires diverses, liées au contexte actuel¹⁵. Par exemple, certains ont tendance à insister sur le rôle de la communauté catholique dans le développement du nationalisme albanais, soit pour réhabiliter la population catholique, mise au ban à l'époque communiste, soit par « occidentalisme », c'est-à-dire pour renforcer le « caractère occidental » de la nation albanaise¹⁶. D'autres insistent davantage sur le rôle des Albanais du Nord (Gegs), ou plus

10. Bartl 1968.

11. Faensen 1980 ; Tönnies 1980.

12. Gawrych 1980.

13. En Yougoslavie, à partir des années 1960, il existait une plus grande liberté d'expression qu'en Albanie où il était très difficile aux historiens de sortir de la ligne.

14. Par exemple : Vickers 1995, Malcolm 1998, Fischer 1995 : 21-54, Bozborja 1997.

15. Entre autres, voir Qosja 1995 (qui conserve cependant une rhétorique très marquée par l'idéologie marxiste) ; et, dans une approche beaucoup plus scientifique, Blumi 1998 et 2003.

16. Clay 2001.

particulièrement sur le rôle des Kosovars, renvoyant les Albanais du Sud (Tosks), dont le rôle semblait prééminent dans l'interprétation de l'époque communiste, au rang de « collaborateurs » du pouvoir ottoman. D'autres encore soulignent l'aspect démocratique du « mouvement national albanais », non plus dans le sens des démocraties populaires, mais dans le sens de la démocratie occidentale à laquelle aspirent aujourd'hui les Albanais. Or si ces nouvelles approches ont le mérite de battre en brèche la vision par trop homogène du « mouvement national albanais », elles n'aident guère à comprendre l'ensemble du phénomène, ni sa réelle complexité.

Il faut pourtant souligner une première tentative de réflexion collective sur les mythes dans l'histoire albanaise, qui a récemment donné lieu à la publication d'un ouvrage sous la direction de Stephanie Schwandner-Sievers et de Bernd J. Fischer¹⁷.

Personnellement, j'avais été amenée à m'interroger sur le nationalisme albanais dès la fin des années 1980, à travers une étude sur les confréries mystiques musulmanes en Albanie, qui a débouché sur un article où il était question des rapports étroits entre l'une de ces confréries – la confrérie des Bektachis – et le nationalisme albanais¹⁸. J'avais analysé ce phénomène en ayant toutefois peu de recul vis-à-vis de la construction des discours et de la terminologie nationalistes. J'y reprenais en effet comme des vérités historiques plusieurs « traditions inventées » qui, il est vrai, sont encore véhiculées dans de nombreuses études. Il n'en reste pas moins que le texte éclairait à juste titre le rôle du réseau bektachi dans la diffusion des imprimés en albanais et dans l'apprentissage de la lecture et de l'écriture de cette langue au cours des dernières décennies de l'époque ottomane, le soutien de la plus grande partie des Bektachis en faveur de l'alphabet latin, leur soutien aux *çeta* albanaïses et l'introduction du nationalisme dans la doctrine de la confrérie. Cependant, cet essai ne permettait pas de répondre à la question : pourquoi cette confrérie hétérodoxe et sa doctrine avaient-elles joué un tel rôle dans le développement du nationalisme albanais ?

17. Schwandner-Sievers, Fischer 2002.

18. Clayer 1995.

L'ouverture du pays, l'accès à la littérature locale, à la presse nationaliste albanaise de la fin du XIX^e et du début du XX^e siècle, ainsi que la découverte de la richesse des archives austro-hongroises m'ont poussée à élargir mon champ d'études, jusque-là limité aux formes d'islam et aux identités religieuses musulmanes, pour tenter de répondre à cette question. Il m'a en effet semblé possible de revisiter la question du nationalisme albanaise, trop souvent prise entre clichés et instrumentalisation, en proposant une relecture des textes de base et une prise en compte plus approfondie des mécanismes sociaux et politiques qui ont sous-tendu son développement, dans toute leur complexité.

Il s'agit surtout de comprendre comment la construction d'une identité nationale albanaise s'est produite et de quelle manière la nouvelle identité s'est articulée avec d'autres types d'identités collectives préexistantes qui ne se sont pas effacées : les identités religieuses en particulier, mais aussi les identités régionales, socioprofessionnelles ou générationnelles. Il s'agit en outre de ne pas aborder la question comme une histoire communautaire, mais au contraire d'étudier un phénomène, une idéologie, une identité sans l'isoler des autres identifications politiques et nationales et sans supposer, par finalisme, que cette identité a touché un groupe prédéfini, de façon homogène et, à terme, de façon totale.

Il s'agit aussi de replacer cette question dans un cadre balkanique et européen, mais surtout dans un cadre ottoman, en analysant les constructions identitaires à l'aune des transformations politiques et sociales rapides que l'État ottoman a connues depuis le début du XIX^e siècle. À côté des évolutions structurelles qui ont favorisé dans certaines franges de la société l'apparition d'une identification nationale, il s'agit enfin de mettre en évidence les stratégies individuelles et collectives qui ont déterminé le positionnement des individus vis-à-vis d'une nation albanaise en formation, élaborées au fur et à mesure des évolutions du contexte social et politique.

Pour cela, j'ai choisi d'analyser en premier lieu le développement des imprimés – et notamment de la presse – nationalistes, que l'on peut considérer, dans le cas albanaise, comme le révélateur des premières impulsions nationalistes. L'enjeu est de

cerner les dynamiques de ce processus dans le temps et dans l'espace, de mettre en évidence les profils sociologiques des acteurs impliqués et les liens existant éventuellement entre eux. J'ai ainsi été amenée à me pencher sur la question des réseaux de différente nature qui sont intervenus dans le développement – pas nécessairement linéaire – du nationalisme albanais : des réseaux d'activistes, des réseaux de lecteurs et des réseaux partisans apparus dans la phase ultérieure de mobilisation sur le terrain, lorsque l'albanisme n'a plus seulement été lié à la diffusion des imprimés. D'autre part, pour restituer la complexité du phénomène, il m'a fallu prendre en compte différentes échelles. L'échelle régionale ou locale est devenue en particulier indispensable, du fait de l'importance des rapports de pouvoir dans les prises de position des individus ou des groupes d'individus.

Il a également été nécessaire d'analyser le contenu de ces imprimés – livres et journaux – afin de restituer la multiplicité des constructions de l'albanité, mais aussi les différents niveaux de discours et leurs éventuelles imbrications, ainsi que les phénomènes d'hybridation avec d'autres constructions identitaires. A ce sujet, je dois souligner qu'en examinant le lien entre ces constructions et des revendications culturelles, sociales et politiques – explicites ou implicites –, le terme d'« albanisme » s'est imposé à moi, pour désigner le fait de construire une forme d'albanité, au sens moderne. La notion de « nationalisme » est en effet trop étroite, car trop attachée, dans son sens généralement admis, à l'idée d'une revendication de souveraineté politique, d'autonomie ou d'indépendance. Parler d'un albanisme qui englobe tous les types de construction d'une albanité liée à l'idée de l'existence d'une nation albanaise permet, en revanche, de prendre en compte des constructions hybrides, trop souvent oubliées, car masquées par un discours dominant.

Les sources que j'ai utilisées dans cette étude sont donc en premier lieu la presse et les livres albanais de l'époque, les mémoires de certains des acteurs de l'époque et les sources consulaires, qui, si elles sont biaisées, apparaissent, dans le cas étudié, particulièrement importantes. Etant donné l'implication de l'administration austro-hongroise dans la formation d'une identité nationale albanaise, les archives de la Double

Monarchie sont en effet extrêmement riches, reflétant à la fois l'action des consuls dans le champ de l'albanisme et leur souci de rapporter à leur administration les événements et les sentiments de la population de façon la plus détaillée possible. J'ai également consulté les sources consulaires italiennes et françaises, l'Italie étant la principale concurrente de l'Autriche-Hongrie et la France un acteur plus neutre dans la frange occidentale de la péninsule balkanique. J'ai utilisé par ailleurs des sources ottomanes : d'une part, les annuaires officiels des provinces balkaniques, qui m'ont permis d'analyser l'image des Albanais dessinée par les autorités ottomanes, et, d'autre part, les registres des biographies administratives des fonctionnaires, à l'aide desquels j'ai pu établir un tableau contrasté de l'intégration des populations étudiées dans l'administration ottomane, de leur niveau d'éducation et de leur mobilité. Faute de temps, je n'ai pu utiliser davantage les ressources des archives ottomanes, et il s'agit certainement de l'une des lacunes de ce travail. De même, je n'ai pu utiliser les archives anglaises et donc mieux éclairer le rôle qu'a pu jouer la Grande-Bretagne lors des différentes périodes de crise qui ont secoué les Balkans.

A côté des imprimés albanistes et des documents d'archives, les études existantes – en particulier les monographies portant sur le nationalisme albanais – m'ont également beaucoup apporté. Quant aux ouvrages consacrés à des personnages, à des villes ou à des régions, ils m'ont été précieux, dans la mesure où ils m'ont permis de changer d'échelle et de « descendre » au niveau local et individuel.

Sur le plan technique, j'ai été confrontée à un problème de transcription. Quel système utiliser ? Le système albanais actuel, le système turc actuel, les formes occidentales en cours à la fin de l'époque ottomane, un système adapté, facilitant la lecture ? La solution adoptée n'est probablement pas parfaite. Pour rendre la lecture plus aisée, j'ai en effet choisi d'adopter généralement l'orthographe albanaise, dont les principales particularités sont les suivantes :

- c se prononce « ts » ;
- ç se prononce « tch » ;
- dh se prononce comme « th » dans le mot anglais *this* ;
- e correspond à « é » ;

ë correspond à un « eu » ;
 gj correspond à un « g » mouillé ;
 q correspond à un « k » mouillé ;
 nj se prononce comme « gn » dans « champignon » ;
 rr est un « r » roulé ;
 sh et th se prononcent comme en anglais ;
 xh équivaut à « dj » ;
 y se prononce « u » ;
 zh équivaut à « j ».

Mais le mot « bey », qui entre souvent dans les noms, sera écrit sous cette forme et non sous la forme albanaise « bej ». En turc, j'ai choisi de « franciser » l'orthographe. Ainsi « c » deviendra « dj » et ş deviendra « sh », sauf dans les références. En albanais aussi, je rappellerai parfois la prononciation. Pour les toponymes, j'ai choisi d'adopter les formes officielles actuelles, qui dépendent de l'État dans lequel se trouvent les localités en question. Là aussi, je préciserai parfois les équivalents dans d'autres langues. Pour les toponymes albanais en particulier, j'ai choisi d'utiliser la forme non « déterminée » (Shkodër et non Shkodra, Korçë et non Korça, Durrës et non Durrsi), sauf dans le cas de Tirana, ainsi appelée couramment en français.

Pour terminer, je voudrais remercier tous ceux qui m'ont apporté leur concours, d'une façon ou d'une autre, tout au long des dix années durant lesquelles j'ai mené ce travail, et notamment Ernst Petritsch du Haus-Hof und Staatsarchiv de Vienne, Svetlana Ivanova et Rossitsa Gradeva de Sofia, Anca Popescu de Bucarest, le personnel du *Başbakanlık Arşivi* à Istanbul, Sinan Kunalp d'Istanbul et Ahmed Yaşar Ocak d'Ankara, Marcela Duraj de la Bibliothèque nationale de Tirana, Andreas Sideris de la Bibliothèque Gennadios d'Athènes, Petrit Nathanaili de l'Université de Tirana, le professeur Remzi Përnska, ainsi que de nombreux collègues albanais avec lesquels j'ai pu m'entretenir, mais aussi Gilles de Rapper, Leonidas Embiricos, Nikos Sigalas, Renaud Dorlhiac, François Georgeon, ainsi que Jacqueline Sublet, Philippe Gelez, Eliane Dupuy, Arlette Clayer, Alexandre Popovic qui ont bien voulu passer du temps à lire tout ou partie du manuscrit, de même que Paul Dumont, Gilles Veinstein, Marc Gaborieau, Stéphane

Yerasimos, Michel Sivignon et Michel Hau, qui ont accepté d'être membres du jury d'une habilitation à diriger des recherches, pour laquelle une première version de cette étude avait été présentée, sans oublier les participants à mon séminaire au cours duquel la matière fut pétrie une première fois.

En outre, je voudrais chaleureusement remercier ceux qui n'ont pas épargné leurs yeux et leurs nerfs afin de rendre le manuscrit présentable : Hélène Arnaud, Judith Burko, Mickaël Wilmart et Sacha.

Enfin, je tiens particulièrement à remercier Jean-François Bayart et les éditions Karthala qui ont accepté de publier ce livre.

Paris, février 2005

Au moment de terminer la préparation du manuscrit pour l'édition, il me faut préciser que Stéphane Yerasimos nous a quittés, beaucoup trop tôt, hélas. Je rends ici hommage à sa mémoire, lui qui avait témoigné beaucoup d'intérêt à la lecture de ce texte, peut-être parce que l'un de ses ancêtres était originaire des contrées étudiées...